



Dostoïevski
Les Démons
Carnets des Démons
Les Pauvres Gens

INTRODUCTION PAR PIERRE PASCAL

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

nrf

DOSTOÏEVSKI

Les Démons

Carnets des Démons

Les Pauvres Gens

INTRODUCTION PAR PIERRE PASCAL

TRADUCTIONS ET NOTES

PAR B. DE SCHLOEZER ET SYLVIE LUNEAU

nrf

GALLIMARD

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

© Éditions Gallimard, 1955.

NOTE PRÉLIMINAIRE AU CHAPITRE : « CHEZ TIKHONE »

Le chapitre *Chez Tikhone*, dont le *Messenger russe* exigea la suppression et que la censure aurait d'ailleurs certainement interdit, ne parut qu'après la révolution sous le titre *la Confession de Stavroguine* ; il devait prendre place entre les chapitres VIII et IX de la seconde partie. On en possède deux versions : les quinze feuilles d'épreuves du *Messenger russe*, qui portent de nombreuses corrections et notes de la main de l'auteur, et une copie due à Anna Grigorievna Doŝtoïevski. La comparaison de ces deux versions montre que le texte primitif est celui des épreuves. Anna Grigorievna y introduisit des modifications importantes qui permettent de supposer qu'il existait un autre manuscrit, plus tard perdu ou détruit.

Notre traduction, reportée à la fin du roman, a été faite d'après l'édition du Gosizdat, publiée à Moscou en 1927 ; elle adopte la seconde version mais en tenant compte des principales corrections de l'auteur sur les épreuves, qu'Anna Grigorievna avait omises. Les passages du texte primitif, supprimés ou modifiés dans la seconde version, sont indiqués par des chiffres romains et donnés à la fin du chapitre.

LETTRE DE F. M. DOSTOÏEVSKI

AU GRAND-DUC HÉRITIER

au sujet des *Démons*.

La lettre suivante avait été adressée par F. M. Dostoïevski au tsarévitch Alexandre Alexandrovitch, qui devint plus tard Alexandre III. Alexandre Alexandrovitch avait alors 28 ans. Il avait exprimé au cours d'une conversation avec le procureur général du Saint-Synode, K. P. Pobiédonostsev, le désir de savoir comment l'auteur des *Démons* comprenait son œuvre. Au début de 1873, une édition de cet ouvrage venant de paraître, F. M. Dostoïevski lui envoya le volume en l'accompagnant de cette lettre où il expose son opinion sur les causes du mouvement révolutionnaire russe.

Votre Altesse Impériale,

Seigneur très gracieux,

ACCORDEZ-MOI l'honneur et la joie de présenter mon travail à votre attention. C'est presque une étude historique, par laquelle j'ai voulu expliquer la possibilité dans notre étrange société de phénomènes aussi monstrueux que le mouvement Nétschaïev. Mon opinion est que ce phénomène n'est pas fortuit ni isolé. Il est une conséquence directe de l'immense rupture entre toute notre formation intellectuelle et les fondements primitifs, originaux de la vie russe. Même les représentants les plus doués de notre civilisation pseudo-européenne sont depuis longtemps convaincus qu'il est absolument criminel pour nous, Russes, de songer à notre originalité. Le plus effroyable de tout est qu'ils ont absolument raison, car du moment qu'avec fierté nous nous sommes nommés des Européens, nous avons renoncé par là même à être des Russes. Troublés et épouvantés par la

distance qui nous sépare de l'Europe dans notre développement intellectuel et scientifique, nous avons oublié que, dans le tréfonds et les aspirations de l'esprit russe, nous tenons inclus en nous, en tant que Russes, et à la condition que notre civilisation reste originale, la faculté d'apporter peut-être au monde une lumière nouvelle. Nous avons oublié, dans l'ivresse de notre humiliation, cette loi historique immuable, que sans l'orgueil de notre propre signification mondiale, en tant que nation, nous ne pourrions jamais être une grande nation ni laisser après nous le moindre apport original pour le profit de l'humanité. Nous avons oublié que toutes les grandes nations ont manifesté leurs immenses forces précisément parce qu'elles étaient si « orgueilleuses » d'elles-mêmes, et qu'elles ont servi le monde, qu'elles lui ont apporté chacune ne serait-ce qu'un rayon de lumière, précisément parce qu'elles restaient fièrement, inébranlablement, et toujours *avec orgueil*, elles-mêmes.

Avoir actuellement et exprimer de telles pensées signifie se condamner à un rôle de paria. Et pourtant les propagateurs les plus importants de notre non-originalité nationale, se sont, les premiers et avec horreur, détournés de l'affaire Nétchaïev. Nos Bélinsky et nos Granovsky ne croiraient pas, si on le leur disait, qu'ils sont les pères directs des Nétchaïevtsy. C'est cette parenté, cette permanence de l'idée qui se développe en passant des pères aux fils que j'ai voulu exprimer dans mon œuvre. Je n'y ai pas, de loin, réussi, mais j'ai travaillé avec soin.

L'espoir me flatte et m'anime que vous, Seigneur, héritier d'un des trônes les plus hauts du monde, appelé à être le guide et le maître de la terre russe, vous avez peut-être considéré avec quelque attention ma tentative, faible, je le sais, mais consciencieuse, de représenter, avec les moyens de l'art, l'un des maux les plus dangereux de notre civilisation actuelle, civilisation étrange, sans naturel ni originalité, mais qui dirige jusqu'à présent la vie russe.

Permettez-moi, Seigneur très gracieux, de me déclarer, avec le sentiment d'un respect et d'une reconnaissance sans limites, votre très fidèle et très dévoué serviteur,

FIODOR DOSTOIEVSKI.

LES DÉMONS

,

Que le diable m'emporte, nulle trace de route!
Nous sommes perdus, qu'allons-nous faire?
Le démon nous entraîne à travers champs
Et nous fait tourner en rond.

.....
Combien sont-ils, où galopent-ils?
Pourquoi chantent-ils si plaintivement?
Portent-ils en terre quelque gnome
Ou bien marient-ils une sorcière?

A. POUCHKINE.

Or, il y avait là un grand troupeau de pourceaux qui paissait dans la montagne. Les démons supplièrent Jésus de leur permettre d'entrer dans ces pourceaux; et il le leur permit. Étant donc sortis de cet homme, ils entrèrent dans les pourceaux; le troupeau se précipita dans le lac, du haut de la falaise, et il s'y noya. Ceux qui le faisaient paître, voyant ce qui était arrivé, s'enfuirent et répandirent la nouvelle dans la ville et dans la campagne. Alors les gens sortirent pour voir ce qui s'était passé; et, quand ils furent arrivés auprès de Jésus, ils trouvèrent l'homme, de qui les démons étaient sortis, assis aux pieds de Jésus, habillé et dans son bon sens; et ils furent saisis de crainte. Les témoins de l'événement leur racontèrent comment le démoniaque avait été délivré.

SAINTE LUC, VII, 32-36.

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

EN GUISE D'INTRODUCTION :
QUELQUES DÉTAILS BIOGRAPHIQUES
SUR LE TRÈS HONORABLE
STÉPANE TROPHIMOVITCH VERKHOVENSKY

I

AYANT entrepris de décrire les événements étranges qui se sont déroulés récemment dans notre ville, où, jusqu'ici, il ne s'était jamais rien passé de remarquable, mon inexpérience m'oblige à remonter assez haut en arrière et à donner quelques détails biographiques sur Stépane Trophimovitch Verkhovensky, un homme très respectable et de grand talent. Ils serviront d'introduction à l'histoire que je me propose de conter, et qui est encore à venir.

Je le dirai tout franchement : Stépane Trophimovitch a toujours joué parmi nous un rôle très particulier, et, en quelque sorte, civique, et ce rôle, il l'aimait jusqu'à la passion, à tel point, je crois, qu'il n'aurait pu vivre sans lui. Je ne songe certes pas à le comparer à un acteur en scène, que Dieu m'en garde ! d'autant plus que je le tiens en haute estime. C'était chez lui plutôt affaire d'habitude, ou, pour mieux dire, de goût, goût très noble en somme et qui l'avait porté dès son enfance vers une attitude civique. Il trouvait grand plaisir, par exemple, à sa situation de « persécuté » et d' « exilé ». Ces deux termes auréolés d'un prestige en quelque sorte classique, l'avaient séduit une fois pour

toutes; le rehaussant progressivement dans sa propre estime, ils avaient fini par le placer à ses yeux sur une sorte de piédestal élevé et fort agréable pour son amour-propre. Un roman satirique anglais du siècle dernier nous raconte qu'un certain Gulliver, de retour du pays des Lilliputiens qui n'avaient que deux pouces de haut, s'était tellement accoutumé à se considérer comme un géant, qu'en traversant les rues de Londres il criait involontairement aux passants et aux cochers qu'ils prissent garde de ne pas se faire écraser, s'imaginant qu'il était toujours un géant parmi des nains. Aussi l'injuriait-on et se moquait-on de lui; et les cochers, gens grossiers, cinglaient le géant de coups de fouet. Mais était-ce juste de leur part? L'habitude n'est-elle pas toute-puissante? Elle avait amené Stéphane Trophimovitch à une situation à peu près analogue qui, cependant, revêtait en son cas des formes plus puériles, plus inoffensives si l'on peut s'exprimer ainsi, car c'était un excellent homme au fond.

Je pense que vers la fin de sa vie, tout le monde l'avait complètement oublié, mais il eût été injuste de dire que son nom n'avait jamais été connu. Sans contredit, il avait fait partie pendant un temps d'une célèbre pléiade de grands esprits, et pendant un temps — rien qu'une toute petite minute du reste — son nom fut prononcé par nombre de gens quelque peu pressés, presque à la suite de ceux de Tchadaev, de Bélinsky, de Granovsky et de Herzen¹ qui venait alors de débiter à l'étranger. Mais à peine commencée, la carrière de Stéphane Trophimovitch tourna court par suite d'« un tourbillon de circonstances » pour ainsi dire. Or il se trouva plus tard qu'il n'y avait eu ni « tourbillon », ni « circonstances », tout au moins dans ce cas. C'est maintenant seulement, ces jours derniers, que j'ai appris à ma grande stupéfaction, mais de source certaine, que non seulement Stéphane Trophimovitch n'avait pas été exilé dans notre province comme on le croyait communément, mais qu'il n'avait jamais été soumis à aucune surveillance. Ce que c'est que l'imagination! Il fut sincèrement convaincu toute sa vie qu'on le craignait dans les hautes sphères, que les moindres de ses pas étaient notés, et que chacun des trois gouverneurs qui avaient administré notre province au cours de ces vingt dernières années,

nous arrivait prévenu contre lui et muni d'instructions spéciales le concernant. Si l'on eût essayé de démontrer à l'excellent Stéphane Trophimovitch que ses craintes étaient vaines, il en aurait été certainement très vexé. Et cependant, c'était un homme fort intelligent et très doué, un homme de science même en quelque sorte; bien qu'en science... Pour tout dire, il n'avait pas fait grand'chose, il n'avait même rien fait du tout en science. Mais chez nous, en Russie, le cas est fréquent parmi les hommes de science.

A son retour de l'étranger, il fut nommé à l'une des chaires de l'Université où il brilla d'un certain éclat vers 1850. Mais il ne fit que quelques conférences, sur les Arabes, si je ne me trompe; il soutint en outre avec succès, une thèse sur l'importance politique et économique que commença à acquérir la petite ville de Hanau, entre 1413 et 1428, et sur les circonstances particulières et encore peu claires qui empêchèrent son développement. Cette thèse habile blessa au vif les slavophiles, et valut immédiatement à son auteur des inimitiés nombreuses et acharnées. Plus tard, — quelque temps après qu'il eut déjà perdu sa chaire, — Stéphane Trophimovitch (pour se venger en quelque sorte et montrer quel homme on avait perdu en lui) publia dans une revue progressiste où l'on traduisait Dickens et prônait George Sand, les débuts d'une étude extrêmement fouillée sur les raisons de la noblesse morale de je ne sais plus quels chevaliers à une certaine époque; ou quelque chose d'approchant. Quoi qu'il en soit, l'auteur développait à cette occasion des pensées très élevées. On raconta plus tard que la suite de cette étude avait été aussitôt interdite et que la revue progressiste eut même des ennuis pour en avoir publié la première partie. Il se peut : tout n'était-il pas possible à cette époque? Mais il est bien plus probable qu'il ne se passa rien de tel, et que l'auteur lui-même renonça par paresse à terminer son œuvre. Quant à son cours sur les Arabes, il dut le suspendre parce que quelqu'un (l'un de ses ennemis réactionnaires évidemment) intercepta une lettre de Stéphane Trophimovitch adressée à je ne sais qui, et relatant certains incidents; à la suite de quoi on exigea de lui des explications. On affirmait aussi, mais je ne sais si l'histoire est exacte, que vers la même époque

on avait découvert à Pétersbourg une vaste association d'une trentaine de personnes dirigée contre la morale et l'État, et qui avait failli renverser tout le régime social. On disait que la dite association se préparait même à traduire Fourier. Comme par un fait exprès, on saisit en même temps, à Moscou, un poème que Stépane Trophimovitch avait écrit à Berlin, six ans auparavant, au temps de sa première jeunesse, et dont des copies se trouvaient entre les mains de deux amateurs de poésie et d'un étudiant. Ce poème est maintenant sur ma table : Stépane Trophimovitch m'en a offert l'an dernier un exemplaire autographe, orné d'une dédicace et magnifiquement relié en maroquin rouge. L'ouvrage, bien qu'étrange, n'est pas dénué de poésie; il n'est même pas sans talent. A cette époque (entre 1830 et 1840 pour être plus exact) on cultivait beaucoup ce genre-là. Je me sens assez embarrassé pour raconter son sujet car, à vrai dire, je n'y comprends rien. C'est une sorte d'allégorie à la fois lyrique et dramatique et qui rappelle la seconde partie de Faust. Cela débute par un chœur de femmes, auquel succède un chœur d'hommes, puis un chœur de je ne sais quelles puissances, et la scène se termine par l'hymne des âmes qui n'ont pas encore vécu, mais qui ont un vif désir de vivre. Tous ces chants sont fort confus; il s'agit de je ne sais quelle malédiction, traitée du reste non sans une nuance de détachement ironique. Soudain la scène change et l'on assiste à une « Fête de la vie », où les insectes eux-mêmes se mettent à chanter; puis apparaît une tortue qui prononce quelques paroles sacramentelles en latin, et, si je m'en souviens bien, un minéral, chose essentiellement inanimée, se met à chanter lui aussi. En général, tout le monde chante sans discontinuer, et si l'on parle, c'est pour se disputer sans savoir pourquoi, mais toujours sur un ton noble et élevé. Ensuite, la scène change de nouveau : dans un endroit sauvage un jeune homme se promène parmi les rochers en cueillant des herbes qu'il suce; à la question d'une fée qui lui demande pourquoi il suce ces herbes, il répond que sentant en lui un excès de forces vitales, il cherche l'oubli et le trouve dans le suc des herbes, mais que son principal désir est de perdre au plus vite la raison (désir superflu, peut-être bien). Puis apparaît un jeune homme d'une

beauté inouïe monté sur un cheval noir et suivi d'une multitude de gens de toutes les nationalités. L'adolescent représente la mort à laquelle aspirent tous les peuples. Enfin, dans la dernière scène on voit la tour de Babel; des athlètes l'achèvent en chantant l'hymne du nouvel espoir; et quand ils atteignent le faite, le seigneur — disons, de l'Olympe — prend comiquement la fuite, et l'humanité, qui sait maintenant de quoi il retourne, s'empare de son trône et commence aussitôt une vie nouvelle. Et c'était ce poème qu'on avait considéré en son temps comme dangereux! L'an dernier je proposai à Stéphane Trophimovitch de le publier, vu qu'il était parfaitement anodin de nos jours, mais Stéphane Trophimovitch repoussa ma proposition avec un mécontentement visible. Mon opinion que son poème n'avait rien de dangereux lui déplut fort; et c'est à cela même que j'attribue la froideur qu'il me témoigna pendant deux longs mois. Or nous apprîmes que tandis que je proposais de publier le poème en Russie, on le faisait paraître *là-bas*, c'est-à-dire à l'étranger, dans un recueil révolutionnaire, à l'insu bien entendu de Stéphane Trophimovitch. Celui-ci en fut extrêmement effrayé au premier moment; il se précipita chez le gouverneur et écrivit à Pétersbourg une lettre justificative pleine de noblesse, qu'il me lut deux fois mais n'expédia jamais, ne sachant à qui l'adresser. Bref, tout un mois il fut très inquiet; et cependant, je suis convaincu que dans les replis secrets de son âme il se sentait extrêmement flatté. C'est tout juste s'il ne dormait pas avec l'exemplaire du recueil qu'on lui avait envoyé; le jour il le cachait sous son matelas, et ne permettait même pas à sa servante de faire le lit. Avec tout cela il gardait un air fier, bien qu'il fût dans l'attente d'on ne sait quel télégramme. Aucun télégramme ne vint. C'est alors qu'il se réconcilia avec moi; ce qui témoigne de l'extrême bonté de son cœur doux et sans rancune.

II

Je ne prétends nullement qu'il n'ait jamais souffert pour ses idées; mais je suis maintenant tout à fait convaincu qu'il aurait parfaitement pu continuer à dis-

courir sur ses Arabes, à condition de fournir les explications nécessaires; mais blessé dans son amour-propre, il s'était aussitôt persuadé, une fois pour toutes, que sa carrière était définitivement brisée par le « tourbillon des circonstances ». A dire vrai, la cause réelle de ce changement de carrière fut une proposition que lui fit par deux fois et sous une forme très délicate, Varvara Pétrovna Stavroguine, une riche propriétaire, la femme d'un lieutenant-général. Elle demanda à Stépane Trophimovitch de se charger, en tant qu'ami et pédagogue (et, bien entendu, à de brillantes conditions), de l'éducation de son fils unique. La première fois, Stépane Trophimovitch reçut cette proposition étant encore à Berlin, alors qu'il venait de perdre sa première femme. Il avait épousé celle-ci, une demoiselle quelque peu évaporée de notre province, au temps de son insouciant jeunesse, et il paraît qu'il n'avait pas été heureux avec cette personne, d'ailleurs charmante, faute de pouvoir subvenir à son entretien, et aussi pour d'autres raisons d'un caractère plus délicat. Ils se séparèrent, et elle mourut trois ans plus tard, à Paris, lui laissant un petit garçon de cinq ans, « fruit d'un premier amour plein de joie et sans nuage », laissa échapper devant moi Stépane Trophimovitch, un jour qu'il était d'humeur mélancolique. L'enfant fut aussitôt envoyé en Russie, et mis entre les mains de je ne sais quelles tantes éloignées, quelque part en province. Ayant décliné à cette époque l'offre de Varvara Pétrovna, notre Stépane Trophimovitch se remaria bientôt (après un an de veuvage), et sans nécessité aucune semblait-il, avec une petite Berlinoise quelque peu taciturne. D'ailleurs, d'autres raisons encore avaient motivé son refus : tenté par la renommée d'un professeur célèbre à cette époque, lui aussi voulut déployer ses ailes d'aigle. Il partit donc pour occuper cette chaire à laquelle il se préparait depuis longtemps. Plus tard, les ailes brûlées, il se souvint naturellement de la proposition que, naguère, il avait déjà déclinée non sans hésitation. La mort soudaine de sa seconde femme, après moins d'un an de mariage, arrangea tout, grâce à l'amitié ardente et en quelque sorte « classique », si l'on peut s'exprimer ainsi, que lui témoigna Varvara Pétrovna. Il se précipita dans les bras de cette amitié, et le cours de son existence se trouva ainsi réglé pour plus d'une vingtaine d'années.

J'ai dit qu'il « se précipita dans les bras », mais Dieu préserve le lecteur de toute pensée équivoque à ce sujet ! Cette expression ne doit être prise que dans un sens élevé, moral. Un lien spirituel extrêmement subtil unit pour la vie ces deux êtres si remarquables.

Stépane Trophimovitch accepta cette place de précepteur d'autant plus volontiers que la propriété, très petite, que lui avait laissée sa première femme, se trouvait tout à côté de Skvoréchniki, le superbe domaine suburbain des Stavroguine dans notre province. De plus, libéré de ses lourdes occupations universitaires, Stépane Trophimovitch pouvait se consacrer dans le recueillement de son cabinet de travail à la science, et enrichir la littérature nationale d'ouvrages profonds. Ces ouvrages restèrent à l'état de projet ; en revanche, tout le reste de sa vie, c'est-à-dire pendant plus de vingt ans, il put « se dresser, tel un reproche incarné, devant sa patrie », selon l'expression du poète :

Tel un reproche incarné,

 Tu te dressais devant ta patrie,
 Libéral idéaliste.

Le personnage dont parlait le poète avait peut-être le droit de garder toute sa vie, s'il le voulait, cette pose, du reste fort fastidieuse. Mais notre Stépane Trophimovitch n'était à vrai dire qu'un imitateur à côté de ces gens-là. De plus, rester constamment debout était trop fatigant pour lui, et il se couchait assez souvent sur le flanc ; pourtant, — il faut lui rendre cette justice, — même sur le flanc il n'en continuait pas moins à garder une attitude de reproche ; et du reste, c'était encore assez bon pour la province. Vous auriez dû le voir au cercle, quand il s'asseyait pour faire sa partie de whist. Tout son aspect disait : « Ah, ces cartes ! Oui, je joue aux cartes avec vous ! cela est-il digne de moi ? Mais à qui la faute ? qui a brisé ma carrière ? qui m'a réduit à cette partie de whist ? Ah, périsse la Russie ! » Et d'un air digne il jouait atout.

Il faut dire qu'il aimait passionnément les cartes, et avait à ce sujet (les derniers temps surtout) de fréquentes et fort désagréables discussions avec Varvara Péetrovna, d'autant plus qu'il perdait continuellement. Je revien-

INDEX DES PERSONNAGES

<i>Les Démons</i>	1341
<i>Les Pauvres Gens</i>	1344

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

Ce volume contient :

LES DÉMONS

CARNETS DES « DÉMONS »

LES PAUVRES GENS

LETTRE DE F. M. DOSTOÏEVSKI

Introduction par Pierre Pascal

La gestation des « Démon » par Sylvie Luneau

Note bibliographique

Index des personnages

Notes et variantes